

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 17

Artikel: Le peuple vaudois
Autor: Warnery, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

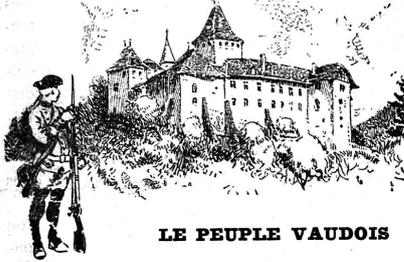
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LE PEUPLE VAUDOIS

(Semaine Littéraire, 13 août 1898. Reproduit dans le volume posthume publié en 1904 et intitulé « Littérature et Morale ».)

JAI emporté en vacances l'*Histoire du Pays de Vaud*. Après les fêtes de Neuchâtel et l'évocation de ce long passé d'un de nos peuples helvétiques, je voudrais interroger, moi-aussi, de lointaines origines et faire surgir, à mes propres yeux, le tableau de la vie d'un peuple — le mien — à travers les temps. Mais à mesure que j'avancais dans ma lecture, je m'apercevais d'une chose, qui n'est sans doute pas une grande découverte ni bien neuve, c'est que vie vaudoise et peuple vaudois, ce sont là des notions toutes modernes, presque contemporaines, et que dans un passé qui n'est pas bien reculé ni l'un ni l'autre n'existaient. Est-ce la faute des historiens qui n'ont pas su rendre le souffle aux générations évanouies ? Je ne le pense pas, car ce que je leur demandais, ce n'était pas la vie, c'était la preuve que quelque chose avait vécu.

Un peuple n'est pas simplement un conglomerat d'hommes parlant la même langue, ayant des mœurs semblables et certaines traditions communes, c'est un corps, et dans ce corps une âme; c'est un organisme où habite une conscience, une volonté d'être par soi. Où est cette conscience, où est cette volonté, je ne dis pas au temps des lacustres ou des Helvètes, ni même sous la bonne reine Berthe ou le Petit Charlemagne, mais à l'aurore même des temps modernes, lorsque Berne étend sa lourde patte sur nos plantureuses campagnes et nos riches vignobles ? Je vois des gentilshommes remuants et pillards, une bourgeoisie indécise et timorée, qui aspire vaguement à être, mais pas d'esprit de suite, ni longues pensées ni patience politique, rien de ce qui a valu à Genève, par exemple, sa glorieuse destinée et de devenir quelque temps un des centres intellectuels du monde.

C'est pourquoi ce peuple se laisse si facilement conquérir; pourquoi aussi il supporte si docilement la conquête. Il ne sait pas qu'il est un peuple; il ne pressent pas qu'il sera un peuple un jour. Et lorsqu'un homme se lève, conscience prophétique de cette vie qui n'est pas encore, lorsqu'il vient appeler ses frères de servitude à la vie et à la liberté, nul ne répond parmi ses frères. Ils ne le connaissent plus; ils assistent avec stupeur à l'incompréhensible équipée; ils disent : « Davel est fou », et peuple et magistrats, tous ensemble, accueillent par la trahison de Judas ce Messie qu'ils n'ont ni désiré ni attendu.

Mais Davel n'était pas fou et il a fait ce qu'il fallait faire. Un coup de main, une échauffourée,

une révolte ? S'il n'avait tout le monde avec lui, si son peuple ne s'élançait vers la liberté d'un unanime effort, c'était le condamner d'avance à la défaite, à la répression cruelle, à un esclavage plus rude encore. Et ce résultat était inévitable. Au lieu qu'en donnant sa vie il a suscité un peuple pour la liberté future. Non tout de suite, il est vrai; toute moisson veut du temps pour germer dans l'obscurité de la glèbe, pour croître et fleurir et devenir elle-même puissance de vie; mais de l'âme de Davel est sortie l'âme vaudoise, ou plutôt, — car je connais trop tes défaillances, ô mon peuple ! — ce qu'il y a de meilleur dans l'âme vaudoise, c'est Davel qui l'y a mis.

Ce n'est pourtant pas lui qui l'a faite. Je la vois naître depuis la conquête bernoise et peu à peu prendre conscience, se préparer pour l'ère de plus en plus proche de la liberté. Et, chose remarquable, il me semble que ce régime même d'assujettissement, cette tutelle de la glorieuse république n'a pas été inutile à cet obscur travail. J'irai même plus loin. Sans Berne, sans la conquête, il n'y aurait probablement pas de peuple vaudois. Car, par Berne, c'est l'esprit, ce sont les héroïques traditions des cantons primitifs qui nous pénètrent. Le Pays de Vaud, en même temps qu'il devient sujet de Leurs Excellences, s'incorpore à la Suisse. Pour l'étranger, — lisez Voltaire et ses vers sur le lac de Genève, — il est une terre de liberté. Et il participe, en effet, en une certaine mesure, au bien de la liberté. Il commence à se reconnaître des ancêtres dans les hommes du Grütli, dans les rudes héros de Naefels et de Sempach. Ses soldats ne se mêlent pas aux luttes des Confédérés, ne font-ils pas partie des mêmes régiments au service de l'étranger, et de se battre côte à côte, de s'exposer aux mêmes dangers, avec le même courage, croyez-vous qu'il n'en doive pas rester quelque chose en eux, comme le sentiment d'une fraternité, mais aussi d'une égalité ? Et n'est-ce donc pas un fait significatif que ce soit justement un soldat qui ait formé pour le Pays de Vaud ce premier rêve d'affranchissement et de libre vie et qui ait voulu en faire un canton suisse ?

C'est encore par l'instruction que cette population devient un peuple. L'Académie, dans la pensée de ceux qui l'ont fondée, n'était peut-être qu'un instrument de domination, comme d'ailleurs la religion même à laquelle elle devait fournir des ministres. Elle n'en est pas moins bientôt comme le centre d'une vie nationale, bien chétive et timide peut-être, réelle cependant et non sans manifestation. Et puis, tout foyer, si modeste soit-il, éclaire, réchauffe; s'il n'est pas vrai, nécessairement, que l'instruction soit moralisatrice, il y a du moins en elle une vertu d'émancipation. C'est souvent l'école qui prépare les réveils nationaux.

Il y a une logique de l'histoire plus puissante que la volonté des hommes. Vous vous soumettez une population, masse informe encore et incohérente; mais vous avez vous-mêmes des traditions, vous représentez dans le monde un principe d'indépendance et de liberté; pour vous assimiler plus complètement cette conquête, vous lui imposez votre religion; mais cette religion est née elle-même d'un besoin d'affranchissement. Alors il arrive ceci, c'est que, sans le vou-

loir et sans le savoir, vous avez vous même préparé ce peuple pour l'émancipation, qu'il est devenu un peuple, malgré vous peut-être, mais par vous. Et c'est pourquoi, amis de Berne, il peut marcher à côté de vous, non seulement sans rancune mais avec reconnaissance; non pour votre tutelle intéressée de deux cent soixante ans, mais pour la conscience qu'il y a puisée de sa propre individualité.

Elle dormait pourtant encore, cette conscience, et peut-être eût-elle dormi longtemps si le vent de tempête ne fût venu de France, le grand vent terrible et généreux qui devait partout abattre les tyrannies et réveiller les peuples. Que les libérateurs soient devenus trop vite des conquérants, on le sait assez, mais on sait aussi comme les principes au nom desquels ils s'étaient levés et qu'ils avaient proclamés allaient continuer à agir sans eux ou contre eux. Tant il est vrai, encore une fois, que l'idée a sa force en elle et qu'on peut bien l'oublier ou la trahir, elle n'en reste pas moins vivante et agissante et se venge des serviteurs infidèles qui ont voulu faire d'elle un instrument de domination.

Quoi qu'il en soit, ce brusque éveil de l'âme vaudoise à la fin du siècle dernier, c'est là qu'est le drame pour lequel je voudrais un évocateur. Drame singulièrement riche et puissant; non pour le sang versé ou l'acharnement des luttes, mais en raison des éléments psychologiques qu'on y peut mettre en œuvre. Je ne vois pas seulement des tableaux; je vois une progression logique et dramatique. Je me représente ce peuple patient sous un joug supportable, soignant son bétail, cultivant ses vignes, s'amusant aux foires et aux abbayes, sujet de désespoir peut-être aux âmes ardentes éprises trop tôt de liberté. Puis c'est le grand tressaillement d'espérance, l'heure de la libération enfin venue, le drapeau vert et blanc arboré sur la place de la Palud, la République Lémanique proclamée. Et c'est le déchirement aussi, les frères ennemis, la vieille Confédération qui agonise, l'avenir qui peut sembler trouble et douteux. Oh ! montrer tout cela, et dans ce moment de la vie d'un petit peuple l'heure tragique de l'histoire du monde, dans ce coin de terre aux paisibles aspects le grand frisson qui secoue la terre, le frisson de la mort et de l'enfantement ! Et, après cela, pour achever l'œuvre libératrice, le canton nouveau accueilli dans la Suisse nouvelle au son des cloches du 14 avril, la paix, la liberté, la justice, l'oubli progressif des griefs et des rancunes, le développement harmonieux des forces et des richesses, non point la perfection sans doute, en un tableau d'idylle fade et conventionnelle, mais la conscience de soi, la volonté du bien, la reconnaissance d'un siècle de bonheur et l'avenir dressé en un chaud et vibrant *sursum corda* !

Ainsi je rêve sous les verts sapins. Ai-je raison de vous dire mes rêves ? Le meilleur du rêve, c'est justement l'inachevé, ce que les mots ne peuvent dire tout à fait; les plus belles scènes, ce sont celles qui se jouent dans les régions imprécises de l'imagination, tels ces paysages de féerie à demi voilés qu'on entrevoit à travers les brumes des matins.

Henri Warnery.